

Il n'y a plus rien à dire sur *Salomé*, de M. Richard Strauss, puisque, voici trois ans déjà (8 mai 1907), sous les auspices de la Société des Grandes Auditions musicales de France et sous la direction orchestrale de l'auteur, elle a été représentée à Paris, au Châtelet, après avoir vu le jour à l'Opéra royal de Dresde, en décembre 1905, puis avoir passé par Berlin, Munich, Leipzig, Cologne, Milan, Turin, Bruxelles, New-York, sans compter le reste.

M. Georges Pioch lui-même en a assez parlé ici, lors de son apparition en France, et de son second passage au Manhattan-Opera de New-York, pour qu'il me soit inutile d'ajouter rien sur la virtuosité colossale du compositeur, n'ayant d'ailleurs qu'à m'occuper de son entrée, plusieurs fois retardée, à notre Académie nationale de musique.

Avant la partition de M. Richard Strauss, nous avons vu le drame d'Oscar Wilde, puisqu'il fut joué ici par l'Œuvre, le 12 février 1896, dans la salle actuelle de l'Athénée, avec M<sup>me</sup> Lina Munte (Salomé) et M. Lugné-Poë (Hérode). Vous savez que la musique suit le texte littéralement, – Oscar Wilde ayant écrit sa pièce en prose française, – et que l'acte unique dure ainsi une heure trois quarts à peu près. Vous devez savoir aussi, car on vous l'a assez dit, qu'il nécessite le concours de 121 musiciens (110 au minimum, avec des concessions), et que, pour loger tout ce monde, on s'est enfin résigné à rogner provisoirement le proscenium de l'Opéra. Puisse ce provisoire durer, surtout s'il est le présage de la disparition, éternellement promise, des horribles loges sur la scène, qui sont un ridicule obstacle à la plantation des décors dans le lieu même de l'action!

C'est une manière de fable-express, fable d'amour et de mort, que la *Salomé* d'Oscar Wilde, jouée pour la première fois à Londres par M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt. Salomé est ici amoureuse du prophète, de Jean-Baptiste, autrement dit Iochanaan. Cette passion, qui n'est point l'*Hérodias* de Flaubert, est une déformation de la légende sacrée. Afin d'avoir quand même le baiser du prophète, Salomé, repoussée par lui, exige d'Hérode, fasciné, la tête de son prisonnier. Quand elle la tient, sanglante, cette tête, elle mord les lèvres qui n'ont point voulu des siennes, en leur répétant la phrase dont elle les avait menacées: «Je baiserais ta bouche, Iochanaan!» Lorsque cette scène atroce a trop duré, Hérode désigne le vampire à ses gardes. «Tuez cette femme!» leur dit-il.

Est-ce jalousie ou dégoût? Choisissez.

Il semble qu'un tel sujet, sauvage en sa concision, eut dû avoir de quoi tenter plutôt des véristes italiens, amants des extériorités, que la polyphonie de M. Richard Strauss, épris surtout, s'il faut l'en croire, de Berlioz, Liszt et Wagner, ces grands artistes intérieurs. Mais le cœur a ses raisons...

En tout cas, il m'est impossible de penser à la figure, si sommaire, de Salomé, sans m'en rappeler une autre, macabre et drôle, de Courteline: la dame qui, malgré son mari, a fait construire, chez elle, un petit escalier dont, par entêtement, il ne s'est jamais voulu servir. Il meurt, et aussitôt sa

veuve ordonne que le cercueil soit descendu par là. «Je t'avais bien dit que tu y passerais!» lui crie-t-elle. Ainsi clame aussi Salomé: «Je baisera ta bouche, Iochanaan!»

M<sup>lle</sup> Mary Garden, qui, dans le rôle de Salomé, a triomphé, au Manhattan Opera de New-York, comme cantatrice et comme danseuse, avant de s'y faire applaudir à Paris, a bien tous les dons qu'il faut pour réaliser plastiquement l'étrangeté de l'héroïne. Et c'est pourquoi elle exécute elle-même la troublante «Danse des Sept Voiles», que M<sup>me</sup> Emmy Destinn, de l'Opéra de Berlin, laissait danser, au Châtelet, par M<sup>lle</sup> Trouhanowa, au mépris de la vraisemblance, et dont M<sup>me</sup> Fremstad, du Metropolitan Opera house de New-York, l'étant venue remplacer, se contentait d'esquisser les premières mesures. M<sup>lle</sup> Aïda Boni prenait la suite, après elle.

Pour M<sup>lle</sup> Mary Garden, pour M. Muratore, Hérode intéressant, pour M<sup>me</sup> Le Senne (Hérodiade), pour M. Duclos (Iochanaan) et les masses, M. Pinchon, le dessinateur de l'Opéra, a composé des costumes fort curieux, en ne s'aidant qu'à moitié de Tissot, le trop exact, à cause de la fantaisie même où plonge l'action d'Oscar Wilde. Dans ce sens, il s'est exprès inspiré de Gustave Moreau; afin d'offrir à M<sup>lle</sup> Garden un riche manteau et une tiare d'or; mais elle a préféré garder son ancien costume de New-York. A titre de curiosité, nous montrons les deux costumes que l'on pourra comparer.

L'unique décor, que nous donnons aussi, a été peint par MM. Rochette et Landrin, déjà cotés à leur rang par leurs précédentes maquettes, en dernier lieu par les deux tableaux de *la Fête chez Thérèse*.

Ce décor de MM. Rochette et Landrin a été établi par eux d'après les compositions remarquables de James Tissot, le grand peintre de la Judée, qui a tout pris aux sources mêmes. Eux aussi, comme M. Pinchon, avaient d'abord eu l'idée d'évoquer plutôt Gustave Moreau, vu la bizarrerie arbitraire du poème. Ils avaient fait, dans ce sens, une maquette intéressante. La direction de l'Opéra a exigé plus de couleur locale. D'où un contraste assez curieux dans la partie plastique de *Salomé*, le dessinateur des costumes s'étant exprès écarté de la tonalité vraie.

*MUSICA*, mai 1910, p. 73.

Journal Title:	MUSICA
Journal Subtitle:	
Day of Week:	
Calendar Date:	MAI 1910
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Pagination:	73
Issue:	
Title of Article:	LA "SALOMÉ" de Richard Strauss
Subtitle of Article:	
Signature:	René Benoist
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	
Cross-reference:	Georges Pioche, 'LA "SALOMÉ" de A. Mariotte', <i>Musica</i> , mai 1910, p. 72.